



AIDE A LA PREDICATION

Dimanche 2 avril 2017

Gn 22, 1-13

Jean-Mathieu Thallinger,
Pasteur à
Mulhouse

Open End

Ce matin, assis paisiblement au culte, je commence à chanter avec l'assemblée le cantique « Oh douloureux visage » : *O douloureux visage, de mon humble Seigneur, O tête sous l'outrage, O front sous la douleur. Plein des beautés divines dans les cieux infinis, c'est couronné d'épines que je te vois ici.*

Mon voisin de banc, Michel, pasteur malicieux et sensible me glisse : « *c'est du misérabilisme piétiste du XIXème siècle, dégoulinant* ». Je lui souris, compréhensif.

Il ajoute « *aussi théologiquement fondé que cela puisse être par ailleurs* ».

Me voici donc pris en étau entre la satisfaction de me soumettre à la justesse théologique et le plaisir coupable et malsain que je pourrais prendre à louer par mon chant la scène de la mise à mort d'un homme torturé par d'autres hommes.

Il y a deux mois, nous préparions une célébration œcuménique avec Daniel, curé jovial doté d'une capacité remarquable à l'autodérision. Nous passions en revue quelques cantiques. Notre répertoire commun s'étant plus ou moins arrêté aux productions catholiques du milieu des années 80, il fit remarquer : « *à cette époque, les textes des chants catholiques c'était surtout la louange des petits oiseaux et des fleurs des champs* ».

Etes-vous plutôt misérabilisme dégoulinant ou petits oiseaux mignons ?

La Bible nous propose un même pareil contraste. Elle est un récit entièrement dramaturgique qui s'ouvre par la poésie du premier récit de la création de Genèse 1, pour se clore par un combat apocalyptique.

Mais, surprise inattendue, la finale de l'apocalypse n'est pas le retour au chaos initial mais un happy end, par la vision de la descente de la Jérusalem céleste, puis l'annonce que l'histoire n'est close : « *Ne scelle point les paroles de la prophétie de ce livre* » (Apocalypse 22, 10).

Puis le récit attendrissant de la rencontre amoureuse d'Adam et Eve dans le jardin d'Eden participe de la même écriture. « *Voici cette fois celle qui est os de mes os et chair de ma chair !* » dira l'homme à la vue de la femme avant que leur complicité

coupable ne provoque cette sentence : « *l'Eternel Dieu le chassa du jardin d'Eden, pour qu'il cultivât la terre, d'où il avait été pris. C'est ainsi qu'il chassa Adam; et il mit à l'orient du jardin d'Eden les chérubins qui agitent une épée flamboyante, pour garder le chemin de l'arbre de vie* ».

Aïe ! Une « sad end » (j'ai cherché soigneusement l'inverse de l'expression « happy end »).

Mais ouf ! L'histoire ne s'arrête pas là. Car le chapitre 4 de la Genèse poursuit ainsi : « *Adam connut Eve, sa femme; elle conçut, et enfanta Caïn et elle dit : J'ai formé un homme avec l'aide de l'Eternel. Elle enfanta encore son frère Abel. Abel fut berger, et Caïn fut laboureur* ».

Nous pourrions être rassurés. L'histoire continue. Ni **happy end**, ni **sad end** mais une « **open end** », une fin ouverte.

Et le cycle reprend : les deux frères jumeaux vont avoir quelques difficultés à se situer en miroir l'un de l'autre. Et à nouveau le meurtre d'Abel semblera mettre un terme à l'histoire : **sad end** ?

Mais il y avait encore une suite ! « Adam connut encore sa femme; elle enfanta un fils, et l'appela du nom de Seth, car, dit-elle, Dieu m'a donné un autre fils à la place d'Abel, que Caïn a tué » (Genèse 4, 25). **Open end** !

La Bible semble ainsi s'ingénier à toujours imaginer pour les héros de ses récits, contre toute attente, des « Open End ». Prenez les récits de Jacob, Moïse, Elie, Jonas, Daniel et Jésus... il en va à chaque fois ainsi.

Prenons à présent le texte de prédication qui nous intéresse plus particulièrement pour dimanche prochain, en Genèse 22.

Le « sacrifice d'Isaac ». Aussi intitulé « sacrifice d'Abraham », « ligature d'Isaac », « l'épreuve d'Abraham », « le quasi-sacrifice d'Isaac », « Abraham sacrifiant », « le non-sacrifice d'Isaac », « le sacrifice interrompu ». La manière de titrer les textes bibliques induit déjà leur interprétation.

Le récit suit notre modèle dramaturgique. Un thriller haletant qui pourrait même être filmé comme un film d'horreur. Un père et son fils, complices comme cochons partent pour un week-end en camping. Nuitées à la belle étoile, barbecue-méchoui. Nous sommes dans l'ambiance « petits oiseaux et fleurs des champs ».

Jusqu'au moment où le fils demande : « où est l'agneau pour l'holocauste ? ».

On notera que le scénariste ne ménage pas les spectateurs-lecteurs que nous sommes. Dès le début nous étions informés de l'objet réel de l'équipée. « *Il arriva que Dieu mit Abraham à l'épreuve. Il lui dit : « Abraham » ; il répondit : « Me voici. » Il reprit : « Prends ton fils, ton unique, Isaac, que tu aimes. Pars pour le pays de Moriyya et là, tu l'offriras en holocauste* ».

Le procédé narratif est remarquable. Il utilise les codes scénaristiques des films à suspens :

- le personnage principal est face à un dilemme impossible.
- comment peut-il s'en sortir ? Le lecteur dès le début en sait plus que les protagonistes (comme dans l'antique série Columbo, où l'intérêt n'était pas la découverte du coupable mais de se demander comment il va ne pas s'en sortir).

Le scénariste prendra de plus bien soin de jouer sournoisement avec notre émotion en précisant : « *ton fils, ton unique, que tu aimes* » afin que nous nous identifions bien aux ressentis du père comme du fils.

Des petits oiseaux et fleurs des champs nous voici plongés dans le misérabilisme piétiste dégoulinant.

L'insoutenable et inacceptable horreur de cette épreuve est manifeste et le demeurera à travers toute l'histoire de sa réception.

Les multiples interprétations de ce récit seront innombrables, souvent géniales et convaincantes. Tentant de sauver les protagonistes de ce drame :

Dieu : comment a-t-il pu seulement avoir l'idée de cette épreuve ? Dieu nous soumet-il à la tentation (cette question fait écho à celle que pose la sixième demande du Notre Père) ? Ce texte est-il un proto-manuel du parfait petit djihadiste ? Glorifiant la foi comme une soumission plutôt que comme une liberté choisie ? Pour devenir un modèle de foi faut-il en passer par le plus cruel des bizutages ?

Abraham : « le père des croyants », naïf, sans personnalité, sans cœur, sans discernement ? A-t-il été sujet à une hallucination ? S'agit-il de l'expression d'un contre-complexe d'Œdipe où le père pour se rendre autonome de son fils et quitter la tentation fusionnelle, devra en passer par son meurtre, même symbolique ?

Isaac : on lui reprochera son absence de personnalité. Son a-émotionnalité. Il se satisfait de la réponse évasive et mensongère du père à la question de l'absence de l'agneau. Il se laissa ligoter sans mot dire. Fut-il sujet à une sidération traumatique devant l'insoutenable du geste fou que s'apprêtait à commettre son père ? Drogué à l'inimaginable comme pouvait l'avoir été Abraham devant l'ordre divin ? Est-il le modèle extrémisé de l'obéissance filiale à laquelle le commandement d'honorer ses parents nous invite ?

La Bible : finalement c'est l'autorité du texte biblique qui est mise en question, sujet de nombre de débats, parfois séparateurs, en cette année de commémoration de la Réforme.

Comment lisons-nous les textes bibliques ? Comme des leçons à prendre en charge littéralement ? Comme des provocations nous appelant à nous situer personnellement ? Nous soumettant à la même tentation à laquelle fut soumis Jésus qui eut à répondre « NON ! » par trois fois à la citation d'extraits diaboliquement manipulés de l'Écriture ? Y a-t-il des récits « insauvables » qui appelleraient à expurger la Bible de certains de ces textes pour la rendre plus politiquement correcte et adaptée au monde adouci de ce début de troisième millénaire ?

Quelques interprétations ingénieuses remarquables

- **Le dernier sacrifice**

Beaucoup de commentateurs s'arrêteront sur le fait que le geste d'Abraham fut suspendu par Dieu, que le sacrifice fut interrompu.

Ils relèveront que le sacrifice aux divinités était une pratique sinon courante du moins admise dans l'univers religieux ancien.

On en trouve la trace en Jérémie 32:35: (Dieu dit :) « *Ils ont construit les hauts lieux de Baal dans la vallée de Ben-Hinnom pour faire passer par le feu leurs fils et leurs filles en l'honneur de Molek – ce que je n'avais point ordonné, ce à quoi je n'avais jamais songé : commettre une telle abomination pour faire pêcher Juda !* »

Peut-être même le judaïsme le plus ancien l'avait-il pratiqué comme le suggère Jérémie 19, 5 : « *Ils ont construit des autels au Baal, pour y brûler leurs enfants par le feu, en holocauste au Baal. Chose que je n'ai pas ordonnée, dont je n'ai même pas parlé et qui ne m'est jamais venue à l'esprit !* ».

Selon Joseph Hertz, grand-rabbin de l'Empire britannique dans la première moitié du XX^e siècle : « *le sacrifice d'enfants était une pratique répandue chez les peuples sémitiques ; la singularité du récit résiderait alors dans le fait que le Dieu d'Abraham s'interpose pour empêcher (et non prescrire) le sacrifice. Contrairement aux cruelles divinités païennes, c'était seulement la soumission spirituelle que Dieu exigeait* ».

Le Dieu d'Abraham se présenterait alors comme un *Dieu pas tout à fait* « *comme* » *les autres dieux* et marquerait la fin du sacrifice humain à des fins religieuses (quant à celle à des fins politiques ou économiques, il reste encore un peu de chemin à parcourir me semble-t-il...).

Certains relèveront encore, notamment parmi les commentateurs juifs, qu'Abraham, car il est le père fondateur, le premier de cordée, ouvrit le chemin d'une nouvelle religiosité, non-sacrificielle, que nous pourrions nommer humaniste. La vie humaine l'emportera sur la loi, fut-elle divine.

Abraham est présenté comme le pionnier d'un monde nouveau. Il ne savait pas encore que Dieu était bon, miséricordieux. Il ne pouvait l'imaginer si radicalement différent des dieux-molochs.

La faute d'Abraham serait en grande partie pardonnée, il ne pouvait pas savoir ce qui n'avait encore jamais été dit.

Comme un Dieu se laissant assassiner sur une croix pourra sembler invraisemblable, car inimaginé, quelques siècles plus tard.

Comme un Dieu qui ne conditionnerait plus le salut à des actes bons ou pieux, sera une idée nouvelle qui en surprendra plus d'un au XVI^{ème} siècle.

Comme expliquer à des animateurs en formation BAFA ou à des élèves de collège qu'il était possible d'exercer une autorité tout en se désarmant de la possibilité d'user de punition, suscitera souvent beaucoup d'incompréhension.

Comme si la grâce était vraiment infinie et la confiance en Dieu un absolu.

• Ce qui ne nous tue pas nous rend plus fort ? Des vertus de la pédagogie par l'épreuve ?

S'il fut le premier explorateur à tracer un chemin dans une forêt encore vierge, le premier à distinguer cette voix nouvelle dans la polyphonie religieuse cela ne se fit pas comme une révélation immédiate, mais progressivement.

Son chemin de foi demandait une maturation progressive. Il fallait bien avoir atteint l'âge de 100 ans pour ce faire. Ce qui expliquerait que dans un premier temps Abraham se méprendra quant à l'attente de Dieu.

Beaucoup relèveront qu'Abraham avait simplement mal compris la demande de Dieu.

« selon *Bereshit Rabba*, Dieu n'a « jamais envisagé de dire à Abraham d'égorger Isaac ». Pour Yona ibn Jannah (Espagne, XI^e siècle), Dieu ne demandait qu'un sacrifice symbolique et d'après Joseph ibn Caspi (Espagne, début du XIV^e siècle), Abraham a été induit en erreur par son imagination ; en effet, « comment Dieu pourrait-il ordonner une chose aussi révoltante ? ».

Ils relèveront qu'avec un peu de sens critique Abraham aurait pu relever la contradiction entre l'annonce de la bénédiction initiale qui lui avait été faite. S'il mettait à mort son dernier fils unique (après avoir chassé Ismaël) comment pourrait-il devenir le père d'une grande nation ? (Genèse 12, 2).

Abraham avait pourtant fait preuve d'initiative plus tôt. Alors qu'il avait presque obtenu de Dieu le salut de Sodome et Gomorrhe par la négociation, pourquoi cette fois, pour sauver son fils unique qu'il aimait, n'avait-il pas élevé la voix ?

Dieu avait-il voulu prendre au piège l'égo d'Abraham, en lui imposant une leçon d'humilité ?

- **Dieu** : Abraham, tu m'aimes ?

- **Abraham** : Oui, me voici, demande-moi tout ce que tu veux

- **Dieu** : Offre-moi ton fils en sacrifice

Trois jours plus tard :

- **Dieu** : tu m'as vraiment cru ? Tu t'es vraiment imaginé que moi qui t'avais promis une descendance aussi nombreuse que les étoiles j'allais te demander le meurtre du seul enfant qui te restait ?

Peut-être que le canal de communication entre Abraham n'était pas encore optimal. Parce que comme les sciences de la communication l'envisagent, l'esprit humain est incapable d'assimiler une trop grande nouveauté s'il n'y est pas préparé.

Ou bien la pratique de l'hébreu divin n'était-elle pas assez experte pour Abraham ? Des hébraïsants de qualité relèveront en effet qu'« holocauste » vient de « olah » en hébreu, qui signifie littéralement « Monter en montée ». Il pouvait être employé pour évoquer la fumée d'un sacrifice qui « monte » jusqu'à Dieu. Mais « Olah » peut aussi vouloir dire « élever, faire grandir, éduquer ».

Dieu voulait-il qu'Abraham sacrifie ou élève Isaac ? Abraham avait-t-il mal compris l'ordre divin ?

Ce nouveau point de vue, fera d'Abraham un père quelque peu obtus, peu à l'écoute tant de Dieu que de son fils.

Jusqu'à imaginer que l'enjeu du texte était la mise en lumière de son refus d'éduquer son fils, de peur qu'il ne devienne autonome et qu'il lui échappe. Cette lecture sera notamment celle faite par Marie Balmory dans son ouvrage « le sacrifice interdit ».

La psychanalyste relèvera nombre d'éléments à l'appui de cette lecture, dont deux particulièrement :

- la formule « *Ils s'en allèrent tous deux ensemble* » traduisant le caractère fusionnel de la relation du père et du fils au début du texte. Qui sera tranchée en son terme par l'absence du fils dans la description du retour au verset 19 : « Abraham étant retourné vers ses serviteurs, ils se levèrent et s'en allèrent ensemble à Beer-Schéba ».

- la substitution de l'agneau (enfant) envisagé au début du récit, par un bélier (adulte) en son terme.

L'épreuve d'Abraham pourrait alors s'apparenter à une ultime pédagogie spirituelle. En effet, au chapitre suivant, 23, Abraham enterrera Sarah. Puis, à partir du chapitre 24, nous entrons dans le cycle d'Isaac (qui rencontrera Rebecca). Le chapitre 25 narre enfin la mort d'Abraham (non sans qu'il n'ait encore eu six enfants avec sa dernière épouse : *Genèse 25, 1-2 : Abraham prit encore une femme, nommée Keturah. Elle lui enfanta Zimran, Jokschan, Medan, Madian, Jischbak et Schuach*).

Nous pourrions comprendre que tout immense et fidèle croyant qu'il fut depuis son départ du pays de son père jusqu'aux derniers instants de sa vie, Abraham continua d'être tenté, éprouvé, et par là de mûrir spirituellement.

• Compréhensions typologiques

Le christianisme dès la rédaction du Nouveau Testament, puis les pères de l'Église verront dans le récit du sacrifice interrompu d'Isaac une préfiguration de celui du Christ. Avec la question : « *pourquoi cette fois-là, Dieu n'a-t-il pas envoyé son ange pour arrêter le bras des bourreaux ?* ». Dans la controverse avec le judaïsme celui-ci demandera : *le Dieu de Jésus ne redevint-il pas un moloch qui aurait mis à mort son propre enfant ?*

L'épître aux hébreux y répondra de la sorte : « *C'est par la foi qu'Abraham offrit Isaac, lorsqu'il fut mis à l'épreuve, et qu'il offrit son fils unique, lui qui avait reçu les promesses, et à qui il avait été dit : En Isaac sera nommée pour toi une postérité. Il pensait que Dieu est puissant, même pour ressusciter les morts; aussi le recouvra-t-il par une sorte de résurrection* » (Hébreux 11,17-19).

Nombre d'éléments du texte appuieront cette lecture : Isaac comme le Christ portera le bois prévu pour son propre sacrifice, Isaac comme le Christ était victime consentante non-résistante, Isaac comme le Christ étaient les fils uniques bien aimés de leur père, Isaac comme le Christ prirent la place de l'agneau à immoler. Le mont du pays de Moriyya sera identifié au mont du Temple, lieu de la crucifixion.

Conclusion

Thomas Mann rédigea une relecture de l'épisode du sacrifice interrompu d'Isaac dans « *Les Histoires de Jacob* ».

Pour lui, la problématique d'Abraham, qui est la mienne aussi au moment de conclure après l'énumération de quelques interprétations parmi tant d'autres de ce récit, et qui est celle de tout lecteur de la Bible comme de tout croyant, était que « **Dieu ne parle pas clairement** ».

Elie Wiesel, en exergue du livre « *Célébration biblique* » écrira : « *Enfant je lisais ces récits bibliques avec un émerveillement même d'angoisse. J'imaginai Isaac sur l'autel, et je pleurais. Je voyais Joseph prince d'Égypte, et je riais...* »

N'est-ce pas la fonction première des récits bibliques ? Nous accompagner dans nos existences humaines, traversées de pleurs et de joie, de temps d'épreuves intenses et de libérations intenses. De morts et de renaissances. Quel personnage biblique n'a pas failli mourir ? Moïse, Jacob, Jonas....

Si l'imagination humaine varie entre positivisme et négativisme, si elle sait construire des scénarios avec Sad End comme avec Happy End, l'exemple du sacrifice interrompu nous rappelle que la promesse de Dieu est que le mode scénaristique de la fin de nos épreuves sera toujours un Open End.